

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

ROUBAIX :

Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Déglin, libraire, rue Grande ; A PARIS, chez MM. Havas, Laflite-Dallier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX LE 30 NOVEMBRE 1869

Encouragé par des adhésions chaque jour plus nombreuses, fort des sympathies qu'il rencontre dans toutes les classes de population, le Journal de Roubaix, devient quotidien.

Cette transformation nous était demandée depuis longtemps, et en l'accomplissant nous obéissons aux conseils des personnes les plus considérables de notre circonscription. Il a semblé, en effet, qu'une feuille quotidienne aurait sa raison d'être dans une ville qui est à la fois la seconde ville du Nord de la France et l'un des plus grands centres manufacturiers du continent.

Nous faisons également appel à MM. les industriels de Tourcoing, d'Halluin, de Landry, etc. La cause que nous défendons est aussi la leur, et nous avons confiance que leur appui ne nous fera pas défaut.

Les récentes réformes politiques ont créé une presse de province des devoirs que le Journal de Roubaix saura remplir. Son indépendance pleine et entière lui permettra de traiter toutes les questions d'ordre politique, industriel ou local, sans hostilité systématique, comme aussi sans complaisance envers le gouvernement, soit envers diverses administrations.

Les colonnes resteront toujours ouvertes à toute cause juste, à toute idée pouvant servir l'intérêt public.

J. REBOUX.

Il sera tenu compte aux abonnés de la version tri-hebdomadaire du nombre de numéros auquel ils ont droit.

La demande de nos nouveaux abonnés, nous commençons aujourd'hui un second feuilletton: CHRISTINE, par M. E. ENAULT; TRISTAN DE BEAUREGARD sera continué à la seconde page.

Le discours de l'Empereur était attendu avec impatience à Roubaix. On espérait y trouver une déclaration précise sur la question qui préoccupe ici tous les esprits ; cette attente a été déçue. La phrase qui nous concorde est aussi incolore que possible. Non seulement il n'est pas question de la dénonciation du traité de commerce, mais les nouveaux tarifs ne seront présentés aux Cham-

bres qu'après que le gouvernement se sera entouré « de toutes les lumières » propres à éclairer les délibérations des représentants du pays.

Ne récrimignons pas. Que nous importe aujourd'hui l'avis du Souverain et de ses ministres si les représentants du pays sont avec nous ? Les députés du Nord ont reçu un mandat qu'ils rempliront et une prochaine enquête parlementaire fera bientôt luire « toutes les lumières » dont on a encore besoin parait-il, dans les régions officielles. Attendons.

Si on envisage le discours impérial à un point de vue général, on est frappé tout d'abord de ce que nous appellerons son « élasticité ». Il prête, en effet à toutes les interprétations et en y mettant quelque bonne volonté chacun doit y trouver son compte. Les parlementaires ne peuvent que se déclarer satisfaits des déclarations libérales du Souverain ; les amis du pouvoir personnel — s'il en reste — applaudiront au contraire à la pensée qui domine tout le discours et qui est celle-ci : le gouvernement donnera la liberté, mais il la donnera à son gré et comme bon lui semblera. Les chambres ajouteront sans doute bientôt un correctif à la pensée impériale.

Les mesures législatives annoncées par le discours, seront les bienvenues. Il y en a surtout une qui est attendue avec impatience ; c'est l'augmentation des petits traitements ; elle devrait avoir pour corollaire la suppression des cumulés.

J. REBOUX.

Au moment où, de toutes parts, l'industrie proteste contre le maintien du traité de commerce avec l'Angleterre, nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant pour nos lecteurs, de remettre au jour les séduisantes promesses que Messieurs Rouher et Baroché faisaient briller aux yeux de l'Empereur sur les résultats inévitables de ce traité. On verra avec quelle sûreté de vue les apôtres du libre-échange lisaient dans l'avenir, et l'on se demandera comment des hommes qui se sont trompés aussi grossièrement peuvent encore être trouvés dignes de siéger au sein d'un Conseil supérieur du commerce.

Nous extrayons les lignes suivantes d'un rapport adressé à l'Empereur, le 23 janvier 1860 :

« L'industrie devra sans doute renouveler sur quelques points un outillage arriéré, remplacer des machines incomplètes et rechercher par de sérieux efforts la possibilité de produire économiquement, mais le succès récompensera largement de tels sacrifices et la production française sortira plus vigoureuse et plus florissante de ces épreuves salutaires.

« Toutes ces prospérités profiteront directement à ces populations nombreuses dont Votre Majesté a étudié avec tant d'ardeur les intérêts et les besoins, et qu'elle environne de ses constantes sollicitudes. Elles se traduiront pour l'ouvrier en allègement pour les fatigues de sa tâche, en régularité, sinon en élévation de son salaire, en diminution de prix pour tous les objets qu'il consomme et que son travail doit procurer à sa famille ».

« En même temps, Votre Majesté fera exécuter les travaux nécessaires à la force et à la prospérité d'un grand Etat, et avant peu, ces témoignages de reconnaissance qui, de tous nos grands ports de mer, de nos provinces viticoles, du sein des industries de Lyon et de Saint-Etienne et d'autres grands centres manufacturiers sont arrivés au pied du Trône, ne rencontreront dans le pays, éclairé sur ses véritables intérêts, par les chefs d'industrie résolus à la lutte, ni résistance, ni refus d'adhésion.

« C'est avec une confiance profonde que nous soumettons les traités de commerce du 23 janvier à l'approbation de Votre Majesté. »

24 janvier 1860.

Signé : BAROCHÉ, ROUHER.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, Lundi 29 Novembre.

Depuis quinze ans le discours que prononce l'Empereur à l'ouverture des Chambres n'avait pas eu l'importance qu'on attachait par avance à celui d'aujourd'hui ; en effet la session qui s'ouvre marque le point de départ d'une nouvelle ère politique, le premier acte d'une révolution pacifique. Le gouvernement d'aujourd'hui est tout différent du gouvernement qui lutta il y a cinq mois contre un courant de l'opinion ; on attendait donc avec curiosité le discours impérial que l'on annonçait comme devant être sincèrement libéral.

Le discours de l'Empereur a-t-il répondu aux désirs de l'opinion ? En est-on satisfait, pour parler net ? Non, et eût-il été tout différent que l'on eût soulevé de tous côtés les mêmes objections. A la Bourse et sur les boulevards, parmi les opposants, on le trouvait suranné quant aux idées aussi bien que quant au style. L'ordre se conciliait avec la liberté, disaient quelques fins politiques, c'est là un vieux cliché qui avait sa raison d'être en 1814, en 1830, en 1848 et même en 1851, mais il ne saurait servir de base à un nouveau, de plus jeune, qui soit plus en harmonie avec les ardeurs de la France réveillée d'une longue léthargie. On pourrait leur répondre que les hommes changent peu, et que sous une forme, ou sous une autre il n'y a pas de société prospère sans l'ordre et la liberté ; mais ils diraient encore que c'est là une vieille rengaine. Puis les mêmes blâmes allaient fort à l'Empereur qu'il inflige aux réactionnaires ; à les entendre, c'est une rupture avec l'ancienne majorité de la Chambre sur laquelle il s'est toujours jusqu'à présent appuyé pour gouverner. Il nous semble que ce reproche est mal fondé, et que ce devrait, au contraire, aux yeux des opposants, être un mérite pour l'Empereur de vouloir s'appuyer sur un élément libéral ; est-ce que la majorité d'autrefois ne se dit pas à présent libérale ? Par conséquent la réaction dont a voulu parler l'Empereur ne se compose pas des députés résolus à suivre et à appuyer l'Empire dans ses transformations successives. En somme les opposants trouvent que le discours impérial est trop optimiste, que l'Empereur s'abuse sur les dispositions de l'opinion ; et ils se souviennent contre le discours tous les arguments qu'ils ont présentés déjà contre l'Empire.

« Offrir comme bienvenue à votre arrivée parmi nous. Vous autres diplomates, vous êtes un peu gâtés : vous prenez la fleur de tout, et quand elle est cueillie, vous partez. » Le jeune homme sourit et ne répondit rien. C'est une habitude prudente, qui ne compromet jamais : l'avait prise avec un élève de M. de Tallayand dans sa première chancellerie.

Le comte s'appela Georges de Simiane. Longtemps attaché à la légation française près d'une petite cour d'Allemagne, il venait de passer en qualité de secrétaire à l'ambassade de Suède. Arrivé à Stockholm depuis deux jours seulement, il vit en la bonne fortune de retrouver le mariage d'une de ses plus aimables relations d'autrefois dans le chevalier Axel de Valborg-hambellan du roi, qui avait été reçu tout un hiver à Paris chez la mère de Georges, la marquise de Simiane.

Ceux qui n'ont pas vécu dans les pays du Nord ne savent pas quelle vie nouvelle leur apporte chaque hiver. Pendant de longues semaines, on floconne et serrés, la neige tombe... ou plutôt elle est si abondante et si compacte, que l'on ne sait pas vraiment si elle tombe. Vous marchez au sein d'un nuage de duvet froid ; vous êtes enveloppés dans un tourbillon blanc ; à ce que pas que vous riez, il semble se resserrer autour de vous et vous enlacer dans d'étranges colonnes et glacées. Le sol, de vos pieds, c'est la neige ; le ciel, sur vos têtes, c'est encore la neige — toujours la neige. Il n'y a plus au monde qu'un élément : la neige ! C'est alors

l'ai entendu en revanche d'autres appréciations ; j'ai recueilli cette phrase dite sincèrement par un homme de sang froid que la passion politique n'empêche pas de reconnaître le bien chez ses adversaires : c'est le plus beau discours que l'Empereur ait jamais prononcé. Il y règne en effet, ajouta-t-il, un calme, presque de la sérénité qui fait contraste avec les agitations des réunions publiques et de la presse.

On me dit que le passage : « la France veut la liberté avec l'ordre ; l'ordre j'en répond ; messieurs, aidez moi à sauver la liberté » a été accueilli avec vifs applaudissements par l'assemblée, qui, paraît-il, ne s'est pas montrée du même avis que Messieurs les boursiers.

Le discours sera libéral, disait-on depuis deux ou trois jours : l'Empereur, vous le voyez, déclare que son gouvernement pratiquera une politique sincèrement libérale, ou les mots n'ont plus de sens, ou de telles déclarations, de telles promesses doivent être favorablement accueillies par les honnêtes gens, et l'on peut dire que le pouvoir personnel a abdicqué avec calme et dignité.

Voilà le tiers parti désorganisé. A la réunion d'hier convoquée dans la salle du trône du Palais Bourbon et à laquelle assistaient environ 780 députés, il a été décidé qu'il ne serait pas déposé d'intervention sur la convocation tardive de la chambre. Il ne s'est trouvé que 21 opposants, ayant à leur tête MM. Buffet et Latour du moulin, et qui ont formé le noyau d'un nouveau tiers parti, l'ancien étant dissous. M.E. Ollivier s'est rallié à la majorité sur laquelle il compte pour défendre son futur portefeuille.

CH. CABOT.

BOURSE DU 29 NOVEMBRE.

Les transactions sont nulles jusqu'au moment où l'on affiche le discours de l'Empereur. Alors la rente était formée à 71.65, ou avait même coté 71.70. Il y eut un moment de silence pendant lequel on lisait et commentait le discours, puis les affaires reprurent avec vigueur ; mais les offres diminuent, ce qui prouve que le discours n'est pas l'idéal des spéculateurs. On ferme à 71.50 au milieu d'une grande agitation. Le suzer se tient bien, mais les grosses valeurs, foncier, Lyon et Nord sont offertes en baisse.

CELLIER.

Ouverture des Chambres.

Paris, 29 septembre. La séance impériale a eu lieu suivant le cérémonial usité les années précédentes, dans la salle des Etats, au Louvre. La curiosité était plus vive et l'assistance plus nombreuse encore, s'il est possible, que les années précédentes. Un grand nombre de personnes sont persuadées que c'est la dernière cérémonie de ce genre qui aura lieu au Louvre. L'année prochaine, dit-on, l'ouverture des Chambres aurait lieu au palais de Luxembourg, conformément aux traditions de la monarchie parlementaire.

A onze heures, les places destinées au public sont immédiatement occupées. Un certain nombre de dames, arrivées un peu en retard, ne trouvent plus à s'asseoir.

vraiment qu'il faut plaindre le voyageur. L'instinct le conduit bien plus que la raison : il marche au hasard, à demi aveugle ; ses chevaux, baissant tristement la tête et ne pouvant plus retrouver la piste accoutumée, vont comme on les pousse, sans savoir où ; si vous vous arrêtez, si vous détournez les yeux, si vous accordez une distraction d'un instant, vous ne retrouverez plus votre route incertaine ; vous êtes perdu ! L'oreille qui cherche en vain à saisir une vibration dans l'air muet, s'effraye de ce calme lugubre, symbole de la mort. La neige tombe sans bruit, et le pas mat s'amortit dans une ouate molle... Seulement, de temps en temps, un corbeau secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pesantes, et mesure, par un croassement lugubre, les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la plaine, la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change d'aspect. Une nappe partoit égale, immense, s'étend sur la nature uniforme ; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées ; un seul niveau passe sur le pays tout entier. La Suède n'est plus qu'une vaste plaine, déroulant d'horizon en horizon, pendant cinq cents lieues, ses perspectives infinies. Quand, vers midi, la brume, rouée par un vent léger, s'écarte ; quand rien ne trouble la transparence digne de l'éther, le soleil sur la neige immaculée, s'élève au-dessus d'un incouppable état, et à la hauteur d'un objet léger dans l'air, il envoie ses rayons qui se brisent sur la surface brillante

chaleur est si forte qu'on se sent presque trouvé mal. Notre confort, dit le directeur en chef du Journal, est si grand que nous ignorons le froid ; nous ne nous secourons et le tirent, nous ne nous peife, de la foule où il étouffait. Les places réservées aux corps constitués et aux personnages officiels se remplissent.

A une heure précise, on annonce l'Empereur. Le silence se fait. L'Empereur entre et paraît jour d'inspiration sainte et est très acclamé ; il prend place, avec le prince impérial à sa droite et le prince impérial à sa gauche. On remarque que le prince impérial a beaucoup grandi. L'Impératrice, bien entendu, est absente. L'Empereur commence la lecture du discours de sa voix habituelle, simple et élastique, mais sans éclat et avec une variété d'intonations. Au moment où il prononce ces mots : « Je réponde, mes acclamations bruyantes et répétées se font entendre. Les sénateurs et un certain nombre de députés agitent leurs chapeaux. C'est une véritable manifestation.

Le passage relatif au canal de Suez et au voyage de l'Impératrice en Egypte est lu sans la voix de l'Empereur change un peu d'inflexion. Il prononce ce passage avec beaucoup de bonne grâce. La phrase est bien accueillie, sans acclamations cependant.

A la fin du discours, nouvelles acclamations, beaucoup moins bruyantes toutefois qu'après le mot : l'ordre, j'en réponds.

Après le discours, selon l'usage, on appelle les noms des sénateurs et des députés qui n'ont pas encore prêté serment. On commence par le nom de M. Arago, qui est absent. Puis on continue l'appel par ordre alphabétique. A l'appel du nom de M. Clément Duvernois, une certaine curiosité se manifeste dans l'assistance. Le rédacteur en chef du Journal de Paris est présent ; il se soulève à demi sur son banc et prête serment.

Enfin on appelle le nom de M. Rochefort. Un moment de silence ; le député de la première circonscription est absent ; un des assistants lance un mot que nous n'entendons pas, mais qui est sans doute fort plaisant, car il fait rire une grande partie des personnes présentes et déride même un instant l'Empereur. Puis des applaudissements et des cris se font entendre. C'est une nouvelle manifestation, analogue à celle qui a eu lieu à propos du mot sur la défense de l'ordre. — G. Lintilhac. (Journal de Paris).

Revue de la Presse

Nous trouvons déjà dans les journaux de Paris qui nous arrivent aujourd'hui, de courtes appréciations du discours impérial. Nous allons faire quelques citations.

Le Temps estime que ce discours est loin de répondre à ce que la situation commandait :

« Par son début, dit M. Nefftzer, notamment par sa sortie contre « les passions » sions subversives, les exagérations coupables et les impuissantes attaques, il a le tort ou la fatalité de rappeler les derniers discours du trône de Charles X et de Louis-Philippe. Ce sont là de ces rapprochements qu'il faudrait, ce nous semble, ne pas faire. Le point de vue du pouvoir personnel. En face des députés, il semble s'attribuer sans le droit « de dire hautement quelle est la volonté du pays, » et il répond de l'ordre, en tuteur de la nation.

projetent dans l'atmosphère scintillant une lumière éblouissante. La scène change d'aspect quand on entre dans les bois. La tête brune des grands sapins est poudrée à frimas ; leurs bras longs et maigres accrochent la neige au passage ; elle reste attachée aux racines, çà et là, comme les flocons d'une toison déchirée. Les longues aiguilles des pins se recouvrent de cristallisations diamantées, et des girandoles de glaçons, étincelantes perreries de l'écrin des hivers, courent d'un arbre à l'autre, comme les pendeloques d'un lustre constellé, reflétant mille feux dans les facettes de leurs prismes. Dans les environs de Stockholm, ces grands spectacles prennent un caractère plus étrange encore. La civilisation domine la ville élégante est un foyer ardent se mêle à la nature, et l'homme anime la présence et de sa joie la scène du paysage.

Le jour où ce libre semblait, dont la glace sillonnée de franges s'offraient par elles posées sur la saison d'hiver, bouquets de fleurs et de porphyre, les parties du lieu, les parties du lieu.

FUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 1er Décembre 1869.

CHRISTINE

PAR LOUIS ENAULT

Le ac Méla, dont les longs bras projetés dans unes les directions font communiquer l'intérieur de la Suède avec la mer Baltique, offre, pendant les belles journées d'hiver, un assez curieux spectacle. Pénétrant par mille anaux la ville bâtie sur ses flots mêmes, il devient, dès que le froid décembre l'a couvert d'une couche de glace unie et transparente, le boulevard de Gand, le Hyde-Park, le bois de Boulogne et le Prater de Stockholm ; c'est le rendez-vous de la fashion suédoise, et l'étranger peut en deux heures y passer la revue complète des merveilleux et des dégoûtés de cette gracieuse capitale. Les deux dégoûtés de cette gracieuse capitale. Le beau site qui s'incline et s'arrondit vers l'orient est pour la ville de Charles XII — l'orient est pour la ville de Charles XII — l'orient est pour la ville de Charles XII — l'orient est pour la ville de Charles XII — ce que le Grand-Duc de Mecklenbourg a appelé la cité des chiens. On s'y ras-

semble, on s'y promène, on y flâne, on y patine. Tout Stockholm est là de deux heures à quatre, comme tout Paris, de quatre à six, est au Lac ou à la Cascade.

En 1841, par une radieuse après-midi de février, un traîneau lancé à toute vitesse franchissant la place des Chevaliers, sur laquelle on n'avait pas encore élevé la statue du roi Charles-Jean XIV, et laissant à sa droite le noble palais de Riddarhus, débouchait au galop sur le lac, à l'endroit même où l'un de ses bras s'infléchit comme pour enlacer la ville dans sa molle étreinte.

Deux jeunes gens, enveloppés de fourrures étaient assis à l'arrière du traîneau.

« Que c'est donc beau, chevalier ! dit l'un d'eux en se soulevant pour mieux embrasser dans son ensemble la vaste étendue ; il me semble que j'ai pour la première fois l'idée de la blancheur ; cette nappe uniforme de neige amoncelée m'attire, m'éblouit, et m'attire encore. Elle donne à l'atmosphère je ne sais quelle élatante sérénité ; je n'avais pas encore vu cette lumière pure que tout répercute et que rien n'altère. C'est vraiment beau !

« Mon Dieu ! reprit l'autre, je sais bien que cela ne vaut pas Paris. Rien ne vaut Paris, mon cher comte ! mais je conviens pourtant que ce premier coup d'oeil a bien son charme.

« Je connais toutes les grandes villes d'Europe, reprit le premier interlocuteur, et je vous déclare que je n'ai jamais admiré un plus magnifique spectacle.

« Alors je suis heureux d'avoir pu vous